

Posters GENESIS
TELEPHONE

Best

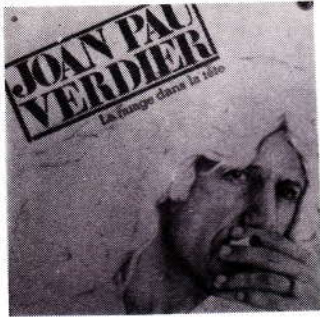
117

**BOB MARLEY: mes racines
REFERENDUM. DYLAN: un film**

**HARD
ROCK
68/78**



Bob Marley

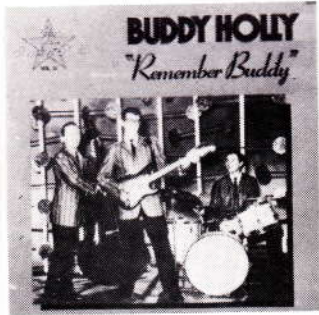


JOAN PAU VERDIER
« Le nuage dans la tête »
(Philips 91C1 173)

Je regrette vraiment qu'Alain Markusfeld soit parti du groupe de Joan Pau Verdier, et avec lui sa belle guitare, l'ambiance hautement électrique qu'elle dégageait, ces accents hard qui a'laient si bien avec ce que Verdier a à nous dire. De ce fait, la vocation rock de Verdier semble s'émousser, faute de moyens adaptés. Pierre Fanen, qui remplace Markusfeld sur « Le nuage dans la tête », n'a pas la même fougue électrique, et l'on regrette la folle wah-wah de « Tabou-le-Chat ». Ceci resitue ailleurs la position de Verdier, le fait un peu rentrer dans le rang des hommes de l'entre-deux-chaises français. Musicalement, ce disque n'apporte pas grand'chose ; les sons, parfaits mais banaux, ne sont qu'un support sans faiblesse au dire de Joan Pau, mais rien qui vaille la peine en soi. De ce point de vue, « Le nuage dans la tête » est en recul par rapport au superbe Tabou.

Reste ce que Verdier nous dit, l'essentiel en fait. C'en est bien fini des romances occitanes, Verdier a choisi de s'exprimer quasi totalement en Français. L'on imagine déjà les commentaires des purs et durs d'Oc... Peu importe d'ailleurs la langue, car ce que Verdier nous conte ne nous touche pas moins. Joan Pau est un de ceux qui sait le mieux faire de la poésie à partir de votre réel, celui dont le verbe toujours heureux et juste garde la saveur du vécu, une saveur un peu salée, forte, d'une vigueur qui jure même avec l'enrobage aseptisé de la musique proposée. Verdier fait défiler devant vous tout votre quotidien, objets, êtres, rêves, rancœurs, fantasmes, et il les décrit-chante-vit-assume avec les mots pleins et riches de sens que vous auriez voulu trouver vous-mêmes. Et il redonne du goût à vos désirs d'amour, de révolte, de vie, il enlève sa fadeur à votre vivre, et c'est pourquoi Verdier réussit si bien à garder irrémédiablement notre affection. Si seulement il retrouvait les chemins de l'Électricité Vraie pour mieux pimenter encore son odorant brouet de vie...

Hervé PICART.



BUDDY HOLLY
« Western and Bop »
« Remember Buddy »
(MCA - Dist. Barclay)

Quand un personnage est ainsi cerné dans ses derniers retranchements — ses enregistrements les moins connus — il est rare qu'il tienne bon. Seuls les très grands supportent ce test, et parfois même il s'avère que plus l'on pousse dans l'inédit plus la recherche est passionnante et instructive. On n'avait certes pas besoin d'une nouvelle expérience pour savoir que Buddy Holly figurait parmi les têtes fondamentales de notre musique, mais cette sortie française d'enregistrement « secondaires » du Texan disparu en 1959 ne fait que renforcer notre admiration à son égard. Deux périodes sont couvertes ici : 1954-55, puis 1957-58. La première, c'est « Western and Bop », la gestation d'un style unique en compagnie de son ami d'enfance Bob Montgomery avec qui il chante en duo. Ces premières sessions texanes sont en majeure partie constituées d'un excellent country traditionnel qui, insensiblement, va virer au rockabilly et au rock'n'roll, notamment sur la seconde face avec l'arrivée du batteur Jerry Allison, futur pilier des Crickets. Plaisir double : l'archéologie et cette qualité, cette authenticité. La jonction entre les deux albums — les deux périodes, séparées par les sessions sans lendemain de Nashville, est faite par une première version du fameux « May be baby », premier contact avec Norman Petty le producteur décisif de Buddy Holly et des Crickets. Le second album, « Remember Buddy » regroupe des enregistrements « solo » de Holly, des titres des Crickets, la majorité des sessions New-Yorkaises de 58 avec grand orchestre « respectable », et deux de ses ultimes enregistrements réhabillés après l'accident d'avion du 3 février 1959. Des perles pour chaque séquence : « Wishing », « Rock me my baby », « True love ways » ou « Learning the game » ; une manière unique d'associer l'innocence et la dextérité, la simplicité et la magie. Magie de ces vocaux angéliques, magie de ce rythme imparable, magie de cette guitare inimitable, magie de ces sons résolument modernes, porteurs de ces germes qui contaminèrent les générations héritières. Deux albums merveilleux. Une approche presque intime d'une figure rayonnante. Enrichissant.

Christian Lebrun.



LENNY WHITE
« The adventures of the astral pirates »
(Elektra-WEA 6 E 121)

Des quatre mousquetaires émérites qui formèrent le Return To Forever de la grande époque (Corea-Clarke-DiMeola-White), Lenny White apparut toujours comme l'élément le plus funky, et même le plus fun tout court. Après diverses aventures solos, dont le remarqué « Venusian summer », au cours desquelles il a donné libre cours à son côté funky, il passe maintenant au fun avec les « Astral pirates ». Cette super-production, œuvre commune de White et du grand Al Kooper, est une sorte de Star Wars musical, version jazz-rock, un Hawkwind qui ferait du cosmic-galactic-heroic-jazz-rock au lieu de son space-opera en heavy metal majeur. Alors que le jazz se prend en général au sérieux, Lenny White, lui, a décidé de swinguer en s'amusant. Cet album raconte une de ces aventures cosmiques comme on sait les faire à présent, je vous la laisse découvrir. Ce scénario interstellaire sert d'alibi à une série de pièces en majorité instrumentales où White et son nouveau groupe, un bien bon groupe, se font un plaisir en jouant avec décontraction, mais un grand savoir-faire aussi, des morceaux aux thèmes aisés et faciles à retenir, juste ce qu'il faut de gadgetisé, débouchant sur un plaisir juvénile assez peu ordinaire pour un auditeur de jazz-rock. Que le ton badin de la chose ne vous la fasse cependant pas mépriser. Musicalement, cet album des Astral Pirates est très solide et ne se fonde pas uniquement sur son concept pour convaincre, à la différence de l'autre super-production galactique née aux USA après le raz-de-marée Star Wars, le « Intergalactic Touring Band » qui sortira peut-être un jour en France (la pléiade d'invités y figurant suffit d'ailleurs à assurer des ventes consécutives). Si White veut rigoler, ce n'est pas un rigolo. Les compositions sont solides, les solos affûtés, et Lenny impérial derrière ses caisses. Si le ton met ce disque en marge des productions du jazz-rock, la musique, elle, le replace dans le lot des meilleures réalisations actuelles, et on la préférera de beaucoup au dernier Corea, compassé, sophistiqué et ennuyeux. Embarquez-vous donc sur ce « Cosmic funky funny starship », vous ferez une agréable croisière sur la planète « Bionic Swing 0001 ».

Hervé PICART.



PERE UBU
« The Modern Dance »
(Blank Records - import Phonogram)

Père Ubu est originaire de Cleveland, Ohio. Essayez d'imaginer une gigantesque laminoir couronné d'une épaisse calotte d'émanations industrielles. Il n'y a plus d'horizon et le soleil s'est définitivement éteint. Nous sommes retombés dans les âges de l'obscurité. Dans ces ténébreuses perspectives, se développe la lèpre musicale de Père Ubu. Le groupe est emmené par ce personnage en effet très ubuesque qui se nomme Crocus Behemoth, chanteur et sorcier et qui avoue être totalement fasciné par Cleveland et ne désire pour rien au monde quitter cette ville. La musique et le comportement humain en général étant déterminé par l'environnement, vous comprendrez l'extraordinaire potentiel concentré dans celle de Père Ubu. Pour vous donner une idée approximative, bien que je n'apprécie guère ce genre de procédé, imaginez un croisement crépusculaire entre Captain Beefheart, le Velvet Underground et Magma... Vous obtenez une véritable matière radioactive et un album unique, une sublime intoxication. Si père Ubu avait eu la possibilité d'inclure sur « Modern Dance » ses deux premiers simples (sortis sur Hearthan records) « Final Solution » et « Thirty Seconds Over Tokyo », le cocktail aurait encore été plus nucléaire. Malgré ces absences « Modern Dance » est un album essentiel. « Street Waves » (le troisième simple sur Hearthan), « Non Aligement Pact » (LE PACTE DE NON ALIGNEMENT !) et le très incantatoire « Over My Head » sont de prodigieux morceaux d'apocalypse. La voix de Crocus semble mener un rite satanique et la musique, une cahotique sarabande thaumaturgique. « Sentimental Journey » est une pure distorsion édifée sur un rythme à base de verre concassé. Du reste tout est pur chez Père Ubu, jusqu'à l'emploi du synthé ! Pourtant le groupe est moderniste. Mais là où Devo, autre bizzarerie de l'Ohio, se révèle n'être qu'un artefact, Ubu lui est une nature où l'esthétique ne commande rien. Si vous êtes écologistes, si vous collectionnez des plantes vertes, cet album n'est pas fait pour vous. Les autres, vous découvrirez une musique de mutation atomique, la plus belle secousse expérimentale depuis longtemps, un disque apocalyptique et gorgé d'espairs.

Francis DORDOR.